

Thierry Noiret

Guerre et guerres

Du même auteur :

- *Alain Robbe-Grillet*, Didier Hatier coll. Auteurs contemporains nr 6, Bruxelles, 1986.
- *Dentelles des Flandres*, Amazon/Kindle Direct Publishing, Montréal, 2017.
- *Sous la Neige, le Fleuve*, Amazon/Kindle Direct Publishing, Montréal, 2017.

Peinture de couverture : « Sarajevo » de l'auteur © 2010

© Thierry Noiret 2017 – tous droits réservés

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2017

ISBN : 978-2-9816651-5-7

Publié par Bookelis

*Certains écrivent pour fuir la mort,
d'autres pour trouver la paix,
ou ne pas oublier,
je me contente de ne pas rester muet.*

Montréal

- Papa, Papa, c'est quoi la guerre ?

J'étais tout jeune enfant, j'avais à peine appris à parler. Mon père me prit sur ces genoux et me répondit :

- C'est un très vilain mot. Mais quand tu seras grand, tu verras, ça aura disparu.

Il était militaire de carrière. Plus pour longtemps. Avant que de laisser tout cela derrière lui, déçu par le chemin que prenaient les décideurs, ses contemporains, il était resté un pacifiste accompli et un éternel optimiste : sa foi dans le progrès, sa confiance dans la capacité des êtres humains à se comprendre faisaient en sorte qu'il croyait aveuglément qu'une fois la guerre froide terminée, ce serait la paix sur terre.

Les années passèrent; sans surprise, je dus apprendre par moi-même ce qu'est la guerre car jamais les conflits ne disparurent. Quand l'un s'éteignait, un autre éclatait; la télévision ne manquait pas de me le rappeler. Les guerres en effet ne font pas que s'empiler dans nos manuels d'Histoire, elles s'invitent maintenant sur nos écrans de télévision, sur nos téléphones, nos outils de travail.

Or, dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, les temps n'étaient pas à la paix. Cela a-t-il changé ? Je vous en laisse juges. Tolstoï avait écrit Guerre et Paix. Et je ne pouvais écrire que Guerre et guerres ! Et les pires de toutes, celles qui incitent les peuples à se persécuter eux-mêmes : tout n'était qu'insurrections autour de nos vieilles patries occidentales qui, au sortir de la Deuxième Guerre mondiale, tentaient fébrilement de construire un monde plus pacifique. Comme moi je n'ai jamais osé affirmer devant mon fils que le mot « guerre » serait bientôt relégué parmi les termes désuets du dictionnaire, il me fallut mettre des mots, des histoires sur ces affrontements et ces violences.

J'ai vécu en Pologne dans ces années de bras de fer entre le pouvoir et le syndicat Solidarité. C'est alors que j'ai imaginé ce récit d'une femme qui, abandonnée par son amant, en devenait folle au point d'être enfermée : elle s'imaginait avoir eu un enfant de cet amour d'une nuit. Puisqu'alors là-bas, tout passait par la censure, je peuplai mon récit d'allégories. Tout y est symbole de la situation du pays dans ces années d'avant la chute du mur. La reconstruction de Varsovie complètement mise en pièces par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale devenait ce récit mythique de la fondation d'une cité et du sacrifice de la sirène, son symbole. La femme qui sombrait dans la confusion et la folie, prise entre son désir d'enfanter et la violence des guerres et des persécutions figurait le sentiment d'oppression imposé à la Pologne

par le régime durant la guerre froide; le porche de l'église éventré par un char et la mort supposée d'un enfant à Gdańsk dépeignaient le tumulte des grèves du syndicat Solidarité, la répression qui a suivi avec entre autre, l'assassinat du prêtre Jerzy Popiełuszko. Il m'importait de donner chair à l'épuisement et à la douleur que vivait ce pays. S'il s'agissait tant de naissance et d'enfance sacrifiées, c'était symbole encore de Varsovie, la ville qui renaissait toujours de ses cendres. Après un an passé à l'est du mur de Berlin, le vol ne prit que deux heures pour me ramener à l'Ouest mais il fallut bien des années et la chute d'un mur pour que mes pensées reviennent aussi de Pologne.

Entretemps, marié, père de famille, installé à Bruxelles, je vis éclater la guerre en Yougoslavie. Les coups de canons tonnaient aux portes de la Grèce où vivait ma belle-famille : Raguse d'abord sous les tirs, puis le martyre de Sarajevo et Srebrenica. Ils m'ont inspiré l'autre grand récit. Je m'imaginai là-bas, journaliste stérile, écrivant des textes impuissants à arrêter l'horreur. J'assistais aussi à l'image continûment diffusée de cette guerre avec toutes ces morts en direct, le film de ces hommes froidement abattus à Srebrenica : rien n'y faisait ! Sarajevo se mourait dans son isolement sans que nous n'y puissions rien faire. J'imposai un style délibérément non chronologique aux épisodes de mon texte afin de reproduire l'absurdité du quotidien en temps de guerre et surtout l'indécence du matraquage des télévisions. L'amoncellement des images n'a jamais ralenti la guerre et le cortège de ses horreurs. Notre civilisation hyper-médiatisée reste toujours aussi impuissante devant le désastre et la sauvagerie.

Pendant ce temps-là, j'apprenais que mon ami de la faculté de lettres avait péri à Kigali sous les coups d'une machette lors des massacres fratricides du Rwanda. Était-ce farce du destin qu'il se prénommaît ainsi : Innocent ? Nul autre prénom ne lui aurait mieux collé à la peau dans cet au-delà que le destin lui avait réservé. Je lui dédiai quelques paroles maladroitement. Mais la guerre elle n'en finissait pas.

Depuis une décennie, je vis à Montréal, dans un pays de paix. Cependant, la terre tourne et les conflits avec elle. La Pologne est depuis lors florissante ; la Yougoslavie s'est divisée en autant d'états indépendants que l'exigeaient la paix et les cessez-le-feu; le Rwanda tant bien que mal se relève de ses cicatrices. Mais les conflits sont loin d'être tous réglés, il en vient de nouveaux, sans cesse nouveaux, nés de quelle querelle, de quel instinct de revanche, toujours aussi nombreux, ailleurs ou même à nos portes.

Écrire n'empêche pas les guerres, cela permet à peine de ne pas les oublier.

Varsovie